

1 L'île aux Ours

Mon cerisier perd ses feuilles, ses branches presque nues dessinent un lacis fantasmagorique sur le ciel bleu.

C'est l'été indien, paraît-il ; dans quelques jours, nous aurons peut-être de la neige.

Moi aussi j'atteins bientôt l'hiver de mon existence.

Avant de rejoindre le néant, j'aimerais explorer des terres peu connues de notre planète ; des terres vierges et non souillées par les guerres humaines.

Dans mon atlas, je tourne les pages.

Mon doigt s'arrête sur une île à mi-chemin entre la Norvège continentale et le sud de l'archipel du Svalbard : l'île aux Ours, si petite qu'il ne devrait pas y avoir âme qui vive.

L'île aux Ours, c'est un nom qui chante à mes oreilles.

Je pars, mais il doit y faire froid en ce moment...

Heureusement que les flammes dansantes de mon poêle vont m'accompagner !

Pas besoin de quitter ma chaise, ce qui arrange bien la casanière que je suis.

*

À l'est de l'île aux Ours, la mer de Barents.

J'ai écrit naguère :

« Un soir, ils arrivent au cap Nord. En lutte contre le vent, les jeunes gens frissonnent devant l'indéchiffrable métaphore des reflets métalliques de la mer de Barents, inhospitalière et glacée au pied de falaises majestueuses. Au loin, très loin, dans cette solitude infinie et grise, un navire croisant vers l'est, Kirkenes ou Mourmansk, semble faire du surplace. Le ciel se voile assez vite et les touristes, un peu déçus de ne pouvoir faire des photos du soleil de minuit si célèbre en ces lieux, s'égaillent vers les petites localités avoisinantes. »

Ce matin, me voici de nouveau au même endroit face à cette étendue infinie qui a attisé en moi mon goût pour l'inaccessible.

Un gris fer unit l'eau et le ciel qui s'éclaire à peine en cette saison.

Un bateau glisse au loin vers Mourmansk que j'aurais voulu atteindre autrefois.

Plus de guerre froide, plus d'URSS à l'abri du Rideau de fer ; je ne suis pas sûre de vouloir aller dans la Russie d'aujourd'hui qui ne m'intéresse plus vraiment.

Je suis seule face au froid et au vent du large qui pousse vers les terres d'épaisses nuées griffées par de majestueuses hirondelles de mer.

Fixons bien nos ailes numériques et prenons notre envol vers mon île...

*

Je m'élance dans un océan de nuages dissimulant sous moi la poubelle nucléaire dans laquelle gisent les carcasses de sous-marins russes, très loin à l'est jusqu'à la Nouvelle-Zemble.

Et moi qui pensais naïvement que les hommes n'avaient pas osé attenter à la virginité des contrées nordiques !

L'air lui-même est-il pur ?

*Une colonie de macareux moines
S'entrouvre légèrement pour me livrer passage
Plonge abruptement comme un obus dans le vide
J'échappe de justesse aux coups de leurs gros becs orangés*

Plus loin, des pétrels et des eiders, si souvent rencontrés dans mes mots fléchés, m'accompagnent ou plutôt semblent me conduire jusqu'à une haute falaise contre laquelle je manque de me fracasser.

Ne sachant où me poser, je m'agrippe tant bien que mal à des pitons rocheux au milieu de piallements et de braillements épouvantables.

*Une cacophonie de cris nasillards
Aigus
Rauques
Râpeux
Me vrille la tête*

C'est qui cette intruse ? criaillent hargneusement par dizaines de milliers les mouettes, les goélands, les guillemots et tant d'autres oiseaux marins que je n'ai jamais eu la possibilité d'observer d'aussi près.

Il n'est jamais trop tard pour étudier leurs particularités et satisfaire ma curiosité insatiable ; il faut absolument que je me munisse la prochaine fois de mon livre d'ornithologie.

Bien que craignant une attaque des oiseaux et terriblement incommodée par les fientes tombant en pluie sur ma tête et mes épaules, je suis émerveillée par les sarabandes endiablées qui sont un extraordinaire chant de vie.

Leste encore, oui, leste comme une chèvre, me prenant parfois des ailes en pleine figure, je descends précautionneusement en bordure de mer, harcelée par d'infatigables essaims me conspuant de toutes parts.

Patience, gent volatile, je n'ai aucune intention de m'emparer de votre territoire !

Devant moi, une colonne rocheuse émergeant lugubrement de son orbite de nuages m'invite de toute façon à déguerpir.

Les oiseaux, continuez votre folle ronde sans moi !

Je survole vers l'est des reliefs déchiquetés, puis j'atterris dans une petite baie encombrée de débris qui sont incontestablement le fait de l'homme.

À côté d'ossements de baleines gisent des ustensiles rouillés, dont un chaudron à vapeur ayant servi sans doute à extraire de l'huile.

Je bifurque à pied vers le centre de l'île, laissant sur ma droite une montagne enneigée surplombant une couronne de brouillard.

Au-dessus de ma tête, un vol d'oies filant vers le sud dans un grand déploiement de cris m'émeut profondément, allez savoir pourquoi !

Je marche maintenant dans une plaine immense recouverte de mousses et de lichens ocrés : la toundra.

Pas un arbre, pas un arbuste et pas la moindre petite fleur en cette saison ; pas un animal non plus.

Dommage, j'espérais tant rencontrer un renard bleu !

Sous la bruine, j'ai l'impression de cheminer vers la fin du monde ou une longue nuit éternelle.

Bientôt, une trouée dans les nuages fait miroiter une myriade d'étangs et de petits lacs, petits yeux de la terre quêtant la lumière de l'infini.

Je débouche soudain au bout d'une quinzaine de kilomètres sur une plage où se prélassent des phoques d'apparence si débonnaire que j'aimerais m'adosser contre leur flanc.

Laissons-les tranquilles !

Il fait froid, mais pas trop, les courants chauds du Gulf Stream arrivent jusque-là, et n'oubliez pas que mon poêle est près de moi !

Je m'allonge sur le sable dans un crépuscule bleu indigo incroyable.

Calligraphie japonisante des bateaux qui passent au loin.

Le bruit d'un avion m'horripile : la technologie humaine est ici une injure à la nature.

Le vent se lève, guère sympathique.

Je marche vers une petite baie où il semble bien difficile de jeter l'ancre en raison de la mer furibonde.

J'ai beau aimer le vent, la pluie et le froid, surtout auprès de mon cher poêle, je ne dois pas surestimer mes forces.

Je cours vers une hutte de trappeur en bois que j'aperçois à quelque distance ; au-dessus de la porte, je lis : 1822.

Dois-je craindre les ours polaires qui ont donné leur nom à l'île suite à leur combat acharné avec l'équipage de la première expédition hollandaise qui l'a découverte en 1596 ?

Je sais que le seigneur des neiges peut venir parfois en hiver et au printemps sur des glaces dérivantes, mais nous ne sommes qu'au début novembre ; certains affirment même que l'espèce a déserté les lieux en raison du réchauffement climatique.

Si la bravoure des grands explorateurs des siècles passés m'a toujours fascinée, je ne trouve rien de glorieux à ce qui s'est ensuivi ici pendant plus de trois siècles.

Existe-t-il encore des terres non foulées et surtout non abîmées, voire détruites par les hommes ?

Autour de la hutte, ça meugle et mugit mais non, c'est le fruit de mon imagination et de la tempête.

C'est quoi ce grattement contre la porte ?

Dormons et oublions les soubresauts sanglants qui agitent le monde...

Je me réveille à l'aube comme d'habitude.
Le ciel est voilé et les couleurs de mon jardin, hier féeriques,
ont terni ; mon cerisier, dans la nuit, a perdu toutes ses feuilles.
J'ai le cœur en berne.

J'allume la radio : combats sanguinaires et sans fin...
Des hommes errent sur la mer et sur terre...
Fuyons cet enfer vers mon île si tranquille...

Une île tranquille ?
Pas si sûr !

Au cours d'une insomnie, j'ai consulté chez moi quelques ouvrages.

Pas de traces des intrépides Vikings ; par contre, bien avant l'arrivée des Hollandais, les Pomores, originaires des rives de la mer Blanche en Russie, ont laissé ici des croix orthodoxes.

Ours, renards, rennes, morses, phoques ont été chassés ici par de nombreux peuples européens.

Les œufs des oiseaux étaient aussi très prisés, mais on s'aventurait ici essentiellement pour les baleines, nombreuses « comme carpes en vivier » d'après des textes anciens.

L'île n'appartenant à personne, même si certains ont tenté d'y planter leur drapeau, on a massacré sans pitié et sans contrôle tant et plus pour les fourrures, le duvet, la viande, l'ivoire, la peau, les os, la graisse dont on faisait de multiples usages.

En 1920, l'île aux Ours ainsi que tout l'archipel du Svalbard a été placée sous l'autorité norvégienne, mais d'autres pays ont le droit de s'y installer dans le cadre de recherches scientifiques ou d'activités économiques, à condition qu'en soit exclu tout but militaire ou stratégique.

Les revendications de souveraineté de la part des Russes se référant à l'occupation des Pomores sont toujours à l'ordre du jour, mais trêve de discours, repartons...

*

J'atterris cette fois au nord-est à proximité d'une jetée à moitié détruite.

Un campement, quelques centaines de mètres de voies ferrées ainsi qu'une locomotive à vapeur.

Le tout est à l'abandon, un village fantôme où près de deux cents hommes ont exploité la houille jusqu'en 1925.

L'île se situant sur une route maritime entre l'Océan Atlantique et Mourmansk à l'est, ses eaux territoriales ont été le théâtre pendant la Seconde Guerre mondiale d'importantes guerres navales entre les Allemands et les alliés apportant des renforts à l'Union soviétique.

Les épaves des sous-marins ont contaminé poissons et oiseaux, tandis qu'on a retrouvé aussi dans l'omble chevalier des lacs des traces de produits toxiques apportés par les courants aériens en provenance des pays industrialisés.

La neige, la pluie et le brouillard, rien n'est propre ici malgré les apparences.

Hiver de l'humanité prise au piège de sa cupidité et de sa bellicosité qui la mènent à sa propre perte...

Mélancolique, je poursuis mon exploration jusqu'à une station météo dont les lumières sont allumées, mais une brume épaisse m'enveloppe soudain et je ne vois plus rien.

Tiens, mon poêle est presque éteint !
Je ferais bien d'aller dormir un peu.

Ce matin, le ciel est encore très lumineux bien que légèrement voilé.

J'ai sorti ma petite chienne, me laissant caresser avec délices par une douce brise.

Que vais-je faire aujourd'hui ?

J'ai cessé de peindre brusquement la semaine dernière, j'en ai subitement assez des courbes et des circonvolutions dans lesquelles mon pinceau s'enferme.

Mon pinceau-plume comme m'a dit l'une de mes lectrices.

La vie n'est pas sur mes toiles abstraites, j'ai envie d'aller la chercher ailleurs depuis quelques jours.

Je me sens devenir une autre personne, pas pour trop longtemps sans doute.

Me voici embarquée dans une nouvelle aventure cérébrale, à croire que je n'ai rien d'autre à faire que de me triturer les méninges...

En vérité, j'ai du mal à remplir mes journées avec des tâches prosaïques, mes enfants habitent à l'étranger et n'ont plus besoin de moi ; quant à ma mère, elle tourne en rond dans une institution qui la retient derrière des portes bien closes.

Cette nuit, une question m'a obsédée : que sont devenus les morses si nombreux autrefois sur l'île aux Ours ?

Il existe là-bas une baie du Morse sur laquelle j'ai posé le pied hier d'après mes constatations sur la carte, mais je n'y ai découvert que les vestiges de l'exploitation baleinière.

Je ne peux que continuer mes investigations.

*

En un clin d'œil, j'atterris au sud de l'île aux Ours sur un rocher surplombant la mer délicatement argentée et j'épie les alentours, inconfortablement assise sur la surface parsemée de petites cloques rugueuses.

Presque pas de vent, une température frisquette et un lambeau de ciel rose.

Ai-je vraiment besoin de mon poêle ?

Rajoutons une petite laine, cela devrait suffire...

À trois ou quatre cents mètres sur ma gauche, des pics menaçants émergent des falaises sombres chapeautées de brume.

Pas de bateau en vue, ni d'avion me rappelant ce que je fuis : les hommes bêtes et méchants.

Je suis seule avec les éléments et de gros oiseaux qui filent avec de grands battements d'ailes au ras de l'eau...

Je les vois plonger abruptement dans la mer et ressortir, une minute plus tard, avec un poisson dans leur long bec mince et pointu.

En matière de poissons, j'avoue mon ignorance et mon désintérêt.

Des espèces de croassements attirent subitement mon attention du côté des falaises qui semblent bouger.

Je n'ai pas bu pourtant !

Ça grouille

Frétille

Bourdonne

Vibrionne comme dans une ruche

Papote et jacasse

Cette foule a sa vie, ses codes, ses interdits, ses besoins bien réglementés, ses joies aussi.

Cette société est-elle si différente de la nôtre ?

Je tire mes jumelles de mon sac à dos et distingue sur un étagement de corniches de quelques centimètres de large des colonies innombrables de volatiles sombres plastronnés de blanc ressemblant à des petits pingouins ; vraisemblablement des guillemots de Troïl d'après mes bouquins.

Heureuse de faire votre connaissance, les amis !

Pourquoi ne vous avais-je pas remarqués plus tôt ?

Agglutinés les uns contre les autres, certains se lissent les plumes de la tête et du cou.

Amour et tendresse chez les couples fidèles, mais aussi quelques accrocs à la monogamie, d'où des échanges de furieux coups de bec.

Tiens, tiens !

Me reviennent soudain en tête les dessins de l'ornithologue américain Jean-Jacques Audubon qui m'avaient donné le goût des sciences naturelles lorsque j'étais adolescente.

La photographie numérique est-elle vraiment plus précise et parlante que les illustrations au scalpel de ce formidable artiste

qui s'évertuait à souligner les caractéristiques essentielles des oiseaux étudiés ?

Là, tout près, un remue-ménage dans la mer me tire de mon questionnement.

*De lourdes masses
Se soulèvent
Se bousculent
S'amusent follement
Larges dos imposants
Longues canines pointant vers le ciel*

Les morses que je voulais tant voir...

Pendant de longues minutes, je scrute leurs jeux jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans les profondeurs derrière d'épais nuages s'effilochant au fil de l'eau.

Le ciel est bien sombre et il pleut, où vais-je passer la nuit ?

Je vole jusqu'à la falaise délaissée par les guillemots partis soudain en nuées sonores et découvre dans la paroi une petite grotte douillettement tapissée de guano.

Pas besoin d'allumer mon feu...

Demain, je prendrai un grand bain dans la mer qui me lavera et me purifiera avec ses eaux radioactives avant de prendre mon envol pour une autre destination.